

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 35 (2011)

Artikel: Un bon accueil (pas que) pour les poupons
Autor: Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un bon accueil (pas que) pour les poupons



La clinique et pouponnière «Bon Accueil» à Porrentruy a fonctionné de 1949 à 1980. Les annales de cet établissement privé lèvent un pan du voile sur une mise au monde des bébés à mi-chemin entre l'accouchement à

domicile et celui à l'hôpital, accouchement estimé alors plus sûr que le premier et plus accueillant que le second.

L'institution dirigée par les sœurs Kohler ne fut pas qu'une maison de naissance. Crèche, jar-

din d'enfants, pension, maison de repos et de cure, hospice: «Bon Accueil» logea une clientèle de tous âges... notamment une patientèle venue reprendre des forces ou se reposer de longues fatigues accumulées.

«BON ACCUEIL», clinique et pouponnière, Porrentruy, Route d'Alle 62, 2900 Porrentruy. Dir. M. et E. Kohler, Infirmière - sage-femmes. Suivent un numéro de téléphone à six chiffres et un numéro de compte de chèque postal. Voilà l'en-tête du papier à lettre ou des formules de facture de cette institution connue au-delà des frontières ajoulates.

Marthe Kohler, une maîtresse femme

Pendant plus d'un quart de siècle, la clinique aura rendu service à des centaines de mères, dont certaines célibataires... Il convient de relever le rôle de «piliers» des demoiselles Kohler, les sœurs Marthe et Emilie, qui dirigèrent l'établissement. Très différentes l'une de l'autre, elles façonnèrent «Bon Accueil», chacune à sa manière.

L'aînée surtout, Marthe (1904-1985), au caractère bien trempé. Cette féministe est dotée d'une stature et d'une carrure à faire pâlir des démineurs. Elle est autoritaire, parle d'une voix forte et assène des idées d'un ton péremptoire. C'est l'une des premières femmes de la région à posséder un permis de conduire: «un monument», comme la résume Béatrice, une ancienne protégée (A). C'est bien elle le capitaine du navire.

Emilie (1918-2006) s'efface devant la personnalité puissante de son aînée. Elle n'est pas bavarde, passe pour plus empathique et plus cultivée que sa sœur. Très professionnelle elle aussi, ses manières sont tout en douceur, aux dires de Solange Amstutz (B). Elle ne rêve que de voyages autour du monde (elle en fera une soixantaine).

Les deux sœurs se complètent dans leurs contrastes. Elles s'entendent bien... et fonctionnent un peu comme un couple.

Des origines terriennes

Les sœurs Kohler sont nées à Courgenay, leur père, Albin, étant agriculteur. A l'âge de dix-huit ans, Marthe, l'aînée, est bien décidée à prendre son avenir en main. Un jour, de retour à vélo de Courchavon à Porrentruy, elle s'arrête dans le virage au carrefour du chemin de la Porte de Fer qui mène à l'hôpital, hésitant entre trois vocations: médecin (ou sage-femme), religieuse ou libraire! Éliminant le dernier choix, elle tire de sa bourse une pièce de monnaie afin de confier au sort sa future orientation. Pile pour l'entrée dans les ordres, face pour sage-femme. Face sort! Elle va donc se lancer dans la formation de sage-femme à Fribourg et à Lausanne.

Emilie, quant à elle, travaille comme paysanne à la ferme paternelle jusqu'à l'âge de 30 ans. Sa sœur Marthe,

«idéaliste et perfectionniste», la convainc de faire un diplôme de sage-femme. Elle effectue sa formation à Genève et y fera des remplacements dix nuits par mois – réduites à quatre ou cinq dans les années soixante. Le reste du temps, elle vient à Porrentruy pour seconder son aînée. Mais nous anticipons.

De retour au pays

Revenons à Marthe, qui est revenue à Courgenay dans la maison paternelle. Dans un premier temps, elle exerce sa profession à domicile et dans les fermes. Plus tard, elle fait paraître une annonce dans le journal *Le Pays* et s'y présente elle-même: «sage-femme diplômée de la Maternité de Lausanne, ex-première sage-femme de la Maternité de la Chaux-de-Fonds, ex-infirmière de cliniques à Lausanne et Genève». Mal du pays? Certes, c'est une passionaria de la cause jurassienne, une militante de la première heure, que l'on remarque dans les réunions composées d'hommes. Mais aussi et surtout, comme l'explique Béatrice, «Marthe ne voulait pas se laisser commander, être soumise à des directives. Elle voulait diriger de son propre chef...»

Car, dans cette même annonce parue dans la feuille quotidienne, «*Melle M. Kohler informe le public de la région qu'elle sera installée, à partir du 15 courant, Grand'Rue 19, Porren-*

truy (ancienne maison du Dr Chevillat). Sa clinique moderne d'accouchements et de gynécologie sera ouverte à MM. les médecins. Pensionnaires à toute époque. Prix modérés....» Outre ces gages de sérieux et pour effacer toute réticence pour autant qu'il en subsiste, Marthe ajoute à propos d'elle-même: «... Par des soins dévoués et consciencieux, elle espère mériter la confiance qu'elle sollicite.»

Marthe a exercé sans doute peu de temps en ville. A-t-elle aspiré à un environnement plus calme pour les accouchées que celui des locaux loués au 19 de la Grand-Rue¹? En tout cas, elle va emménager ailleurs...

Une clinique à soi

L'occasion se présente aux demoiselles Kohler d'acquérir un terrain à la sortie de Porrentruy, à la route d'Alle précisément, en vue d'y bâtir leur propre institution. L'endroit est calme, bien orienté, avec vue sur la colline de la Perche et sur la piscine; le terrain est dégagé jusqu'aux voies de chemin de fer distantes d'une cinquantaine de mètres, légèrement en contrebas. Il y a de l'espace du côté de la ville et au sud: ni la fabrique d'horlogerie Nobilia (Bourquard, 1969, puis Entreprise du Gaz SA), ni l'école d'horlogerie (1972) ne sont encore construites. Plus tard, Marthe regrettera de ne pas avoir



Vue ouest de Bon Accueil. Une des demoiselles Kohler est sur le balcon.

acheté les parcelles que ce voisinage occupera...

Dès janvier 1947 ont été tracés les premiers plans d'un «projet de clinique privée + 2 logements». Les travaux de construction débutent aussitôt. L'entrée en fonction du «petit dispensaire» — la désignation est d'Emilie — se fera le 1^{er} juillet 1949, les finitions n'étant pas encore terminées, précise Béatrice.

Les deux logements occupent le rez-de-chaussée. C'est là aussi que se trouve la cuisine, en partie ouest du bâtiment, la buanderie étant localisée à l'est. La clinique proprement dite est située à l'étage, mais accessible de plain-pied de la route d'Alle grâce à la pente du terrain. Quatre chambres

donnent au sud et s'ouvrent sur un balcon courant le long de la façade. Il y a en général deux lits par chambre; celle située à l'ouest n'en possède qu'un seul.

De l'autre côté du couloir qui traverse la maison dans le sens de la longueur, à gauche depuis l'entrée, Marthe a installé son petit bureau. Suit ladite «chambre de clinique» — la salle d'accouchement (1952-1954), qui deviendra par la suite un laboratoire (1961-1967), le travail se faisant alors dans la pièce d'à côté. Cinq petits lits de poupons occupent la dernière pièce au nord-est, la pouponnière.

«La construction de la clinique a coûté 140 000 francs», se souvient Béatrice.



Les chambres des mamans s'ouvrent sur le balcon, en façade sud.

Une priorité : réduire les risques

Avant tout, Marthe eut l'ambition de posséder sa propre clinique et de l'administrer en compagnie de sa jeune sœur Emilie, devenue elle-même sage-femme. Une chose est certaine : l'aînée se souvient «d'expériences compliquées, d'accouchements un peu limite» vécus au cours de ses premières années de sage-femme itinérante. Elle ne veut plus courir ce risque. Sur la place de Porrentruy, les circonstances semblent sourire à son initiative. La natalité est plus forte qu'aujourd'hui. On trouvait encore des familles de huit enfants, voire

plus, il y a plus d'une soixantaine d'années. La demande existe. Les mauvaises langues prétendent que les rares personnes qui s'entêtent à accoucher à la maison le font pour ne pas dépanner. Mettre au monde chez soi, cela ne se fait plus, sauf exception.

Par ailleurs, au gré de certaines mamans, le lieu est moins décentré que la maternité des Minoux et facilite les visites du mari après le travail. Pour les futures mères, le choix de la clinique de la route d'Alle est surtout dicté par un souci de sécurité et de confort : «C'était une ambiance familiale. On se sentait un peu comme à la maison», dit Solange.

Soins et pension bien répartis

Mademoiselle Marthe a la haute main sur l'aspect technique de l'institution. C'est elle qui reçoit les futures mamans durant leur grossesse, du moins celles qui le désirent, pour les préparer à l'accouchement. Elle procède à des examens, s'assure que tout se passe bien. Aux dires des parturientes, «elle est très calée, très professionnelle et capable de prédire le terme avec une grande précision», se souvient Solange. Le jour de l'enfancement, c'est elle qui dirige le travail de la femme en couches. La salle dispose de l'équipement et du matériel nécessaires, sans toutefois atteindre le degré de sophistication actuel. Se présente-t-il une complication, on requiert l'assistance du docteur Beucler ou celle du docteur Juillard. Dans les cas plus sérieux, on fait venir l'ambulance.

Quant à la pension, c'est le rayon de Mademoiselle Emilie, qui règne en général sur la cuisine. Deux jeunes filles l'aident à préparer et à servir les repas. En l'absence d'Emilie, Marthe, cordon bleu elle aussi, la remplace aux fourneaux. De même qu'il arrive à cette dernière d'appeler sa cadette à lui prêter main-forte en cas d'urgence médicale, relate Madeleine Voisard, une ancienne parturiente du «Bon Accueil» (C).

ate
stis-
tes
du
les
ro-
but
tu-
es-
er-
se
un-
ail
is-
riel
le
ré-
re-
ler
les
ou-

de
en
ies
les
he,
ux
à
e à
ice
rd,
on



Marthe Kohler, une stature colossale qui impressionne la jeune aide et les bambins de la crèche.

Déroulement d'une journée

Les patientes reçoivent d'abord le petit-déjeuner à 8 heures. Une heure plus tard, les plateaux étant débarrassés, Marthe procède aux soins dans les chambres et à la pouponnière. Une des jeunes filles aide à donner le biberon et à baigner les bébés. C'est ensuite le moment du ménage à faire dans chaque chambre. Les accouchées aptes à se lever se déplacent alors dans la «chambre des poupons», celles qui sont trop faibles gardent le lit; 11 heures: il est temps de préparer le repas, car le service a lieu à midi pile. L'après-midi, si le temps le permet, les accou-

chées s'assoient sur le balcon avec un livre. A la belle saison, elles iront même faire un petit tour dans le jardin. Les heures de visite sont affichées sur une plaque à l'entrée du bâtiment: de 13 heures 30 à 16 heures, moment du goûter (thé et gâteaux). «On prenait le repas du soir à 19 heures», se rappelle Béatrice, qui aida au service durant son adolescence et sa jeunesse. Le soir, la sonnette d'entrée retentit souvent et il faut accueillir les visites jusqu'à 20 heures 30, voire 21 heures. «Chez les Italiens, quand il y avait une naissance, toute la famille venait», se souvient-elle. L'agitation retombée, les hôtes de la clinique cèdent au som-

meil, et les demoiselles Kohler et leurs aides redescendent à l'appartement afin de profiter de leur soirée... à moins qu'une des sonnettes installées dans chaque chambre ne les rappelle à l'étage.

On prend son temps...

De même qu'à l'hôpital il y a encore trente ou quarante ans, où c'est aussi l'usage des hospitalisations plus longues, à la clinique «Bon Accueil», les mères sont gardées dix jours. «C'était obligatoire, même si cela n'était pas nécessaire», fait remarquer Solange. Au début des années soixante, il y a



Le corridor de distribution de Bon Accueil, un agencement plus proche d'un appartement que celui d'une clinique hospitalière.

toujours simultanément deux ou trois personnes (accouchées) séjournant à la clinique. Grâce aux bons petits plats, à la cuisine fine et roborative, bien des mères de famille, souvent épuisées par les maternités successives et les travaux du ménage, ont ainsi le temps de se refaire une santé. «Parfois, certaines mamans rentraient à la maison et laissaient leur bébé à la clinique encore une à deux semaines», poursuit notre témoin.

A leur sortie, comme c'est toujours le cas aujourd'hui, les dames reçoivent

un paquet-cadeau publicitaire, en l'occurrence un emballage comprenant des carrés de gaze et différents échantillons de laits et de crèmes adoucissantes – au gré des passages de représentants. A titre de publicité aussi, les demoiselles Kohler tirent de leur stock quelques photos de la clinique en format carte postale et les joignent à ce viatique.

Les dames qui ont besoin d'un suivi après les couches, ou celles qui le désirent, en bénéficient aussi. A noter: Béatrice ne se souvient pas de cas de détresse post-partum, de baby blues, car alors «il n'y avait pas le stress de maintenant, l'acharnement à la pendule qu'on connaît». Quant aux bébés, ils sont très tranquilles et pleurent très peu.

Laissez-les vivre

Selon les déclarations d'Emilie, la clinique connaît des débuts difficiles. Marthe ne parvient pas à lui verser un salaire. Ce ne sont pourtant ni les clientes ni l'ouvrage qui manquent, mais l'argent... car au début des années cinquante, l'assurance-maladie n'étant pas encore obligatoire, certaines clientes éprouvent des difficultés à s'acquitter de leur dû, pourtant modique. On n'a pas les tarifs des premières années, mais en 1961, tout compris, le séjour de dix jours revient à 250 francs (1967: 550 francs), entiè-

rement pris en charge par les caisses maladie. Un «bouche à oreille» incitatif semble avoir peu à peu amélioré la situation de «Bon Accueil».

L'une des demoiselles Kohler est toujours fidèle au poste lorsque l'autre prend des vacances ou, comme Emilie le fait périodiquement, s'absente pour un de ses nombreux voyages. Parfois, des personnes arrivent à la consultation pour se faire avorter. L'ivresse des bals populaires, vogue des années soixante, s'est conclue trop souvent par des rapports sexuels aussi furtifs que non protégés. «Bon Accueil» voit venir du district ou de France voisine quelques-unes de ces âmes en détresse, de futures «filles-mères»; ainsi l'opinion les désignera-t-elle avec condescendance. Ces filles se trompent d'adresse: «Je ne suis pas là pour tuer les enfants, je suis là pour les mettre au monde», tonne de toute sa hauteur Mademoiselle Marthe! Elle s'efforce de prendre en charge ces bébés que leurs mères ne peuvent ou ne veulent éléver, et se démène pour les faire adopter...

Prêcher par l'exemple

En évoquant ces cas d'abandon, Béatrice parle d'or. Car précisément elle a vécu dans sa chair cette situation douloureuse. Elle a été élevée elle-même... par les demoiselles Kohler, comme si elle avait été leur enfant.

es
a-
la
st
re
i-
te
s.
la
r.
ie
p-
si
c-
le
es
s-
a-
es
as
ur
te
e!
ge
nt
ne



Quelques pensionnaires bien sages de la crèche-garderie.

D'où son statut de témoin privilégié. Marthe et Emilie l'ont choyée, allant jusqu'à lui faire construire une piscine dans le jardin. Elles l'ont initiée à différentes tâches touchant à la gestion de la clinique, avec la ferme intention de faire d'elle leur héritière et de lui remettre plus tard l'établissement – elles ont même entrepris les démarches préalables à la procédure d'adoption. Cela a été aussi le premier vœu de Béatrice, mais «voilà», comme cette dernière l'avoue elle-même, «la vie en a décidé autrement» et l'aiguillée sur une autre voie. Les demoiselles Kohler ont été très déçues de ce renoncement.

De nouveaux besoins apparaissent

Retour quelques années en arrière. Jusqu'au début des années soixante, faute d'espace approprié, la pouponnière n'accueille des bébés que jusqu'à l'âge de 6 mois. Rien n'est prévu au-delà de cet âge. On a besoin d'une crèche pour abriter les jeunes enfants jusqu'à 6 ans, notamment ceux de ces mères célibataires, mission chère au cœur de Mademoiselle Marthe. Cette nouvelle pension-garderie s'ouvrira aux enfants de parents qui s'absentent quelques jours de leur domicile ou prennent des vacances. Il y a eu ainsi

jusqu'à douze enfants en pension – Emilie en témoigne dans une interview –, enfants dont le coût journalier d'entretien se monte à 50 francs en 1980.

Avant la dernière décennie d'exploitation, la pouponnière verra baisser peu à peu ses effectifs. Les demoiselles Kohler se rendent compte de la tendance et désirent diversifier les possibilités d'accueil de l'établissement. Moyennant quelques transformations, «Bon Accueil» pourra héberger quelques malades chroniques, voire des personnes âgées, une demande en croissance qui laisse pres-



L'autel de la chapelle et, de part et d'autre du crucifix mural, les vitraux d'Angi.

sentir le rôle futur des homes, des EMS.

Pour répondre à cette nouvelle clientèle des premières et dernières années de la vie, il faut s'agrandir.

La construction d'une annexe

A cet effet, en 1968, les deux propriétaires décident de construire en partie est du bâtiment une annexe comprenant au rez-de-chaussée, à côté de la buanderie/étage, une salle pour la lingerie, puis une grande salle pour laver et habiller les enfants. A l'étage, l'institution se dote d'une chambre supplémentaire, d'un salon/salle à manger et d'une chapelle éclairée de vitraux réalisés par l'artiste bruntrutain Angi. Parfois, le dimanche, un prêtre vient y célébrer la messe. Au fait, pourquoi une chapelle? L'hypothèse la plus plausible est que

Marthe, dont la piété augmente avec l'âge, a voulu s'offrir son propre oratoire. «A la fin de sa vie, raconte Béatrice, la grande demoiselle s'y retranche pour de longues heures de méditation et de prière.» Une sorte de retour à sa première vocation de jeunesse, celle de devenir religieuse?

L'immeuble change de main... et d'affection

«Bon Accueil» ferme ses portes en 1980. Par la suite, quelques transformations mineures sont encore effectuées sur le bâtiment, notamment en créant des séparations, des parois qui permettent de louer des appartements. A l'heure actuelle, la maison abrite toujours trois locataires. Après le décès des demoiselles Kohler, l'association «Caritas» a hérité de la propriété. Elle l'a revendue à une entreprise de la place qui avait besoin de parc à voitures pour ses collaborateurs et d'espace de manœuvre pour les fournisseurs.

D'autres institutions

La clinique «Bon Accueil» de Porrertruy avait-elle des équivalents dans le Jura historique? On citera Courrendlin, Courtételle, Tramelan et Tavañnes, tout au moins en tant que «maisons de naissance». Toutes ont disparu à la fin des années 1970. Des femmes ont accouché aussi dans l'établisse-

ment «Bon Secours» à Miserez, près de Charmoille², ce dernier par ailleurs ayant fait office d'école de couture pour jeunes filles, maison de repos et home pour personnes âgées.

En Ajoie, une maison de naissance fut ouverte dès le 15 avril 1946 à Boncourt, grâce à la générosité des Burrus. Elle était sise à la route du Jura 14 et était tenue par Berthe Froidevaux, sage-femme, assistée de Madeleine Moll dès 1959. Berthe Froidevaux avait d'abord été la préceptrice des enfants de Léon Burrus, qui lui mit une maison (des locaux) à disposition pour exercer comme sage-femme à sa retraite. Le responsable médical était le docteur Paul Beucler. Il y a eu plus de 1400 accouchements. Une nouvelle maternité fut construite au Crêt-des-Pierres.

C'est contre l'avis du Conseil communal que le corps électoral accepta les deux dixièmes d'augmentation de quotité d'impôts requis pour la construction de la nouvelle maternité. Elle fut inaugurée le 21 février 1970, tenue par les mêmes responsables jusqu'au 31 juillet 1976, remplacées par une nouvelle sage-femme, Lila Tirailleur, avec comme responsable médical le docteur Francesco Montesinos, gynécologue. L'activité s'est arrêtée en 1982. Le 27 mai de cette année-là, le bâtiment fut vendu à la Fondation «Les Castors».



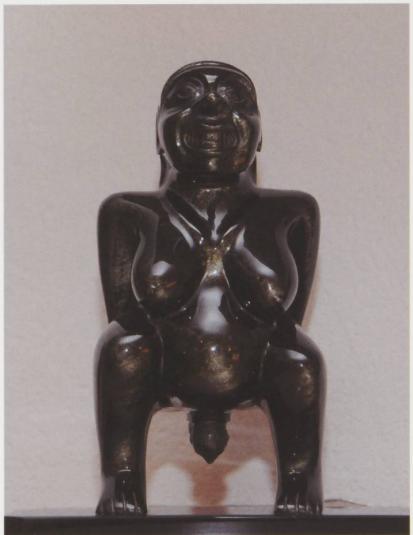
Bernadette Schaffner, «coach» attentive et sœur complice.

Les Cigognes prennent le relais

Dès le mois d'avril 2007 s'est ouverte à Vicques la seule maison de naissance du canton du Jura³ - la plus proche se situant à Bienne. Ce cabinet de sages-femmes indépendant pratique l'accouchement naturel dans son acceptation la plus stricte. Accueil, suivi, mode de faire et ambiance y sont

mis en œuvre pour respecter cette ligne de principe assortie des précautions garantes de sécurité. Le père, la mère et l'enfant: chaque membre de la famille vit à plein son rôle... et l'acte immémorial de donner naissance revêt toute sa noblesse. Un modèle à développer?

La Maison de Naissance «Les Cigognes» de Vicques accueille des patientes⁴ du canton, mais aussi du Jura bernois, neuchâtelois et de la région de Bienne (en particulier les francophones), ainsi que d'Alsace et de Franche-Comté. C'est Bernadette Schaffner qui a créé cet établissement privé, dont l'ouverture a coïncidé avec la fer-



Reproduction d'une statuette mexicaine symbolisant la fertilité.

meture de la maternité de l'hôpital de Porrentruy.

Mme Schaffner est une sage-femme indépendante expérimentée (dix-sept ans de pratique en milieu hospitalier et dix ans d'indépendance). En tant qu'exploitante, elle dispose des autorisations requises des différentes instances cantonales concernées.

Un décor suggestif

La Maison de Naissance est située au centre du village et accessible de plain-pied. Vue de l'extérieur, rien ne



La décoration inspire quiétude et confiance en soi: c'est voulu.

la distingue des autres surfaces commerciales, sinon une plaque discrète apposée à l'entrée, l'inscription en demi-cercle LES CIGOGNES chapeautant le logo: une cigogne dont les ailes déployées en corbeille dessinent deux cercles protecteurs de sa progéniture. Il est écrit dessous: *Maison de Naissance*, et en bas, en plus petit, *Cabinet de sages-femmes*.

D'un autre côté de l'immeuble, une porte s'ouvre sur le couloir donnant accès à la salle de consultation, dans laquelle sont disposés des jeux de toutes sortes. On a pensé à l'occupation des enfants de la famille pendant l'entretien de la (future ou jeune) maman avec la sage-femme. A côté de la salle de consultation se trouve une chambre à coucher d'attente, ou de repos, équipée d'un grand lit familial.

A l'autre extrémité des locaux, à l'entrée principale, la salle d'accueil comprend un vaste espace dédié à la gymnastique préparatoire à la naissance ou postnatale, et un coin cuisine et cafétéria avec une table de généreuses proportions où, paraît-il, les futurs papas aiment bien s'attarder... après les exercices.

Le design du cabinet procède d'une intention délibérée. Il se veut moderne et sobre. La lumière savamment tamisée crée une atmosphère apaisante, anti-stress. Le choix des couleurs y concourt, où domine notamment un rose chair proche de celui de l'utérus maternel. Impression de douceur, de chaleur: on se sent comme dans un cocon. En somme, l'esthétique du lieu a été pensée dans le but d'optimiser le processus de parturition, une entre-



La baignoire, très prisée dans la phase initiale du travail.

prise grave, essentielle, et menée à plusieurs...

Le nid des cigognes

Que n'a-t-on la plume d'un poète pour décrire la pièce principale de la Maison de Naissance? Et d'abord, quel nom lui attribuer? La salle de travail? Car travail il y aura, livré in fine par la future maman. Travail ô combien important, long parfois, et dououreux, et jamais totalement exempt

de risques. Lutte pour donner la vie et lutte pour la vie. Disons plutôt: la chambre de naissance.

Le premier objet à frapper le regard, c'est le berceau, bien à sa place d'honneur; il s'impose au regard pour signifier à tous, au bébé en particulier, qu'il est prêt à l'accueillir, qu'il l'attend. Les objets parlent, ne fût-ce que par leur présence...

Juste à côté, dans un recoin, une baignoire en forme de cœur, assez profonde, d'un modèle courant, mais

dont le galbe favorise la synergie entre l'accouchée et l'accoucheuse. Il n'y naît que deux enfants sur dix. Mais huit patientes sur dix y recourent pour favoriser la dilatation.

Le lit d'accouchement trône au centre de la chambre. Légèrement surélevé, il ne diffère d'un lit familial que par un matelas plus dur. Le cas échéant, le mari doit pouvoir s'y allonger lui aussi. Ce lit conçu selon le cahier des charges de Bernadette Schaffner a été dessiné par un archi-



Le coin naissance, ou comment choisir la posture la plus favorable.

tecte. Le pied et les côtés rentrés offrent une ergonomie très adaptée pour la sage-femme lors des accouchements.

La future maman a le libre choix de sa posture d'accouchement. Cette dernière, du reste, n'étant pas le décubitus dorsal (allongée sur le dos)... si pratique pour les obstétriciens, mais pas confortable pour la mère. La couche n'offre donc qu'une possibilité de postures parmi d'autres.

La patiente opte à loisir pour de petits tabourets bas, ou pour le siège maya, accessoires déjà disposés au sol dans un coin de la pièce. Au-dessus de ces tabourets, du lit et de la baignoire pendent du plafond des chaînes en toile tressée pourvues de noeuds réglables en hauteur afin qu'au besoin la femme qui accouche s'agrippe et pousse plus aisément. Quant à l'accoucheuse, sa position la plus courante est assise par terre, en attente, en

renfort, laissant faire la nature et prête à intervenir s'il en est besoin. «J'accompagne la naissance, dit-elle, je ne soigne pas...»

En toute sécurité

Bien qu'invisible, rangé à l'abri du regard dans un mobilier semblable à celui d'un appartement, l'équipement médical nécessaire – même le matériel d'urgence – est à portée de main.

La «maison» dégage une impression de douceur, de chaleur... et de sécurité. Un sentiment accru par le fait qu'en cas de complication au cours de la parturition, «Les Cigognes» sont distantes de l'Hôpital cantonal de Delémont de quelques kilomètres, à peine huit minutes en voiture.

Obligatoirement, les primipares⁵ en travail bénéficient de l'attention de deux accoucheuses, Mme Schaffner se faisant assister d'une collègue neuchâteloise, à qui elle rend la politesse en circonstance similaire. Et dans l'éventualité où le travail d'accouchement doit se poursuivre à l'hôpital, pour des provocations par exemple, la sage-femme de Vicques demeurera l'accompagnatrice privilégiée, le soutien psychologique et moral, même si ce sera à l'équipe hospitalière de prendre de droit le relais. Les patientes qui ont fait le choix des Cigognes le savent et cela les rassure.

Choix de philosophie

Bernadette Schaffner pratique exclusivement ce qu'il est convenu de nommer l'accouchement physiologique – naturel – accompagné de soins médicaux alternatifs, de naturopathie, mais sans prise de médicaments. C'est de sa part un choix philosophique.

Cette position de principe postule que «les gens pensent à trois: le père,

la mère et l'enfant, par respect pour ce dernier. Cela donne un surplus d'énergie», selon elle. Le conjoint se doit d'être présent aux cours de préparation à la naissance. Par parenthèse, «les premiers cours datent des années 1950, c'est récent, constate la sage-femme, en même temps que les premières maternités hospitalières et la spécialisation d'obstétrique». Ces cours de préparation étaient censés contrebalancer le cadre et le fonctionnement «agressifs» de l'hôpital.

En règle générale, le père participe aussi à l'accouchement. Le père, voire les autres enfants de la famille – aux parents de décider de leur présence ou non. La mise au monde par les voies naturelles et sans l'aide de médicaments mobilise une grande énergie. Il convient dès lors d'écartier autant que faire se peut les sources de stress, contre-productives, y compris celle de l'entourage familial. L'agencement confortable des locaux y contribue, ainsi qu'une atmosphère d'intimité, de sorte que tous les acteurs se sentent à l'aise comme dans un second chez-soi.

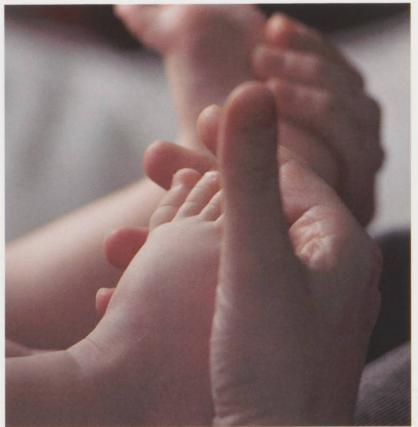
Un détail symptomatique: dans la quasi-totalité des cas, Bernadette Schaffner passe avec les futures accoucheuses un accord de tutoiement réciproque. Un peu maman, un peu grande sœur, en somme. Cette proximité familiale abolit la distance et facilite les choses.

Bienvenue, Monsieur ou Madame Bébé!

Un des principes de l'accouchement physiologique est la renonciation à tout médicament. Un ensemble de mises en conditions compense la suppression de cette béquille chimique: surveillance de la grossesse, cours de préparation, gymnastique prénatale, accueil empathique, présence rassurante du conjoint, professionnalisme de l'accoucheuse, senteurs d'huiles essentielles, massages éventuels, phytothérapie, ambiance et décor, etc. Tous ces facteurs conjugués «remplacent à 80% une pérnidurale».

Au cas improbable où les choses se compliqueraient au dernier moment dans la chambre de naissance, une porte-fenêtre à double battant donne accès à la cour arrière du bâtiment, facilitant la venue des ambulanciers. Le risque est faible, mais mieux vaut parer aux éventualités...

Entre temps, l'enfant tant attendu a quitté l'enveloppe protectrice du ventre maternel et a montré son minois fatigué, un peu chiffonné. Dans la douce pénombre ambiante – rien de pire pour lui qu'une lumière violente –, la sage-femme l'enveloppe aussitôt dans un lange de couleur chair préalablement tiédi au four à la température du corps pour amortir le choc du passage du microcosme intérieur au monde extérieur, de l'amnios



(Photo: internet morguefile)

liquide à l'élément gazeux, l'air dont il devra désormais alimenter ses poumons.

Quelques instants plus tard, contrairement à l'usage en maternité hospitalière où on le séparera de sa mère pour le mettre à la pouponnière, le précieux cadeau de la nature étrennera sur le sein maternel ses premières effusions terrestres.

Après l'effort, la maman ira se reposer et se restaurer dans la chambre de repos, selon son vœu accompagnée ou non de la famille. L'accouchée aura passé au minimum huit heures dans la maison de naissances, en raison des contrôles et de la surveillance. La durée maximale de séjour est jusqu'à présent de quatre jours.

Encore confidentiel, mais...

Le profil des patientes de Vicques recouvre tout l'éventail social. A noter toutefois que ce sont pour 70% des

femmes travaillant dans le milieu des soins, et le hasard n'y est pour rien. Leur profession côtoyant souvent une technologie médicale très poussée, sans doute préfèrent-elles vivre dans une certaine simplicité ce geste ancestral.

L'accouchement physiologique pratiqué à Vicques se limite strictement aux grossesses dites normales, sans complications. On s'en assure grâce à l'échographie médicale, très importante pour déceler les sièges, la présence de jumeaux, et dépister d'éventuelles malformations du fœtus. La maison de naissance ne prend pas en charge ces derniers cas de figure trop risqués.

Dans la majorité des cas – mère en bonne santé et grossesse sans problème –, le choix raisonné de l'accouchement naturel devrait séduire, et ce d'autant plus que l'accouchement en maison de naissance coûte beaucoup moins cher qu'à l'hôpital. Il ne convainc pourtant qu'une minorité de femmes, la Maison de Naissance ne totalisant qu'une vingtaine d'accouchements par année, ce qui représente à peine deux à trois pour cent pour le canton du Jura. La formule a donc une certaine marge de progression.

Les caisses maladie prennent en charge tous les soins dispensés dans l'établissement, visites comprises; toutefois demeurent à la charge des patientes la location de la salle d'accou-

couchement et un forfait hôtelier, qui peuvent être remboursés par les assurances complémentaires.

A partir de 2012, les maisons de naissance auront la possibilité de demander à figurer sur la liste des hôpitaux reconnus par les cantons. Ainsi, dès l'année prochaine, tous les frais seront pris en charge par l'assurance de base (LAMal[©]) et le canton. Sur demande, la clinique propose en option des prestations, par exemple des massages ou autres traitements aux huiles essentielles.

Bernadette Schaffner accomplit en outre le tiers de ses accouchements à domicile. A son activité principale s'ajoutent de nombreux suivis: visites pré- et postnatales à domicile, cours d'accouchement, y compris pour des personnes qui accouchent à l'hôpital, etc. Mener de front tous ces aspects d'une profession dont les tarifs n'ont pas varié depuis vingt ans suppose d'avoir la foi, une bonne santé... et une famille compatible! Mme Schaffner croit dur comme fer à sa mission, et à l'avenir de sa Maison de Naissance: «C'est mon bébé, dit-elle. J'aime-rais que cela continue.»

Jean-Louis Merçay

Photos des pages 23 à 29:
archives familiales Béatrice M.

Photos des pages 30 à 34:
Géraud Siegenthaler

Sources

A) Béatrice M. est née à «Bon Accueil», a vécu son enfance et sa jeunesse auprès des demoiselles Kohler. Elle y a travaillé entre 1963 et 1968. L'auteur la remercie de son témoignage, ainsi que son fils Albin, qui a fourni nombre de documents officiels et photographies.

B) Solange Amstutz, 1943, née Hügli, a accouché de ses cinq enfants à «Bon Accueil». 1961, un garçon (sage-femme: Marthe); 1963, une fille (M); 1964, un garçon (sage-femme: Emilie); 1965, une fille (M); 1967, une fille (E)

C) Madeleine Voisard, née Vallat, mariée à Cœuve. 1952, un garçon; 1954, une fille (sage-femme: Marthe).

Interview parue dans *Le Cafignon*, journal du Foyer des Planchettes, Porrentruy, N° 23, automne 2005, pp. 6-9.

Un merci spécial à Géraud Siegenthaler, qui a organisé le premier entretien, trié, sélectionné et traité les documents extraits du fonds photographique.

Données recueillies auprès de François Rossé, ancien maire de Boncourt.

Entretien avec Bernadette Schaffner, sage-femme, que nous remercions chaleureusement de sa collaboration.



Un bébé heureux ayant passé par le nid des cigognes. (Photo: archives familiales, reproduction avec l'autorisation expresse des parents.)

Notes

¹ Actuellement «Clinique horlogère»! (ndlr)

² «Bon Secours» est devenu la «Résidence Les Cerisiiers», c'est actuellement un EMS.

³ www.les-cigognes.ch

⁴ «Les patientes»: Bernadette Schaffner récuse le terme de «clients», qu'elle juge inadapté. Elles ne sont pas malades... On constate que le terme qui convient reste à inventer!

⁵ Les femmes «primipares», celles qui accouchent pour la première fois.

⁶ LAMal: Loi fédérale sur l'assurance-maladie.

